

J'ai cinq ou six ans. C'est le temps de la guerre et de l'Occupation. Le ventre de ma mère s'arrondit de jour en jour. Elle m'explique que la cigogne va bientôt nous apporter un bébé et que pour nous attirer les bonnes grâces du volatile, je dois déposer un sucre sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Une légende alsacienne confère à la cigogne le rôle de pourvoyeur de bébés ; l'oiseau va chercher le bambin que les parents lui ont commandé, un subterfuge bien commode pour éviter d'aborder le sujet, toujours délicat, de la conception. Jour après jour, je pose des pierres de sucre sur le rebord de la fenêtre dans l'espoir de faire venir la cigogne jusqu'à nous, mais aucun bébé ne vient emplir notre maison de ses rires et de ses pleurs. Je garde un vague souvenir des accouchements de ma mère, des interventions de la sage-femme et des bébés mort-nés que l'on s'empresse de soustraire à mon regard. Le traumatisme est immense. Ma mère accouche au cours du huitième mois de grossesse. Les enfants sont entièrement formés, mais ils ne sont pas viables. Mes parents leur donnent les prénoms de Jean-Georges et Marie-Louise. Les enfants mort-nés sont ensevelis dans l'enceinte du cimetière de Woerth. Je ne suis pas conviée aux sépultures. Le corps du petit ange est placé dans une simple boîte à chaussures que l'on enfouit, sans autre forme de procès, au pied d'un mur du carré protestant. Pas un seul nom, aucune inscription, pas une indication ; rien pour rappeler aux visiteurs qu'en ce lieu repose un enfant défunt. Je ne sais pas si cette manière de procéder correspondait au souhait de mes parents ou s'il s'agissait d'une disposition propre à l'église. C'est une situation assez terrible. Les jours qui suivent l'accouchement, ma mère ne parle pas. Elle ne dit rien, elle ne se plaint pas, aucune larme ne vient mouiller son visage. Elle pleure en silence la perte de l'enfant que nous espérions tous. Mon père ne montre rien. La vie, comme le flot d'un torrent de montagne, emporte sur son passage les larmes, les douleurs et les regrets. On passe à autre chose, on vit l'instant présent, on continue à avancer, sans rien dire, sans s'appesantir sur son sort. Mais le temps n'efface rien, le souvenir de mon frère et ma sœur trop tôt disparus me hante. Lorsque je descends jusqu'au jardin de mon père, je fais un détour par le cimetière, je longe le mur du carré protestant à la recherche d'un signe, du moindre indice qui pourrait me conduire à l'endroit où reposent mes cadets. Des années plus tard, alors que j'ai déjà atteint l'âge adulte, je découvre de manière fortuite l'existence d'un autre enfant mort-né, un bébé venu au monde à Hatten en 1942. Apprendre de manière aussi brutale qu'inattendue l'existence d'un nouveau membre d'une fratrie n'ayant jamais vu le jour me stupéfie. Je tente d'aborder le sujet avec ma mère. Je veux en savoir plus sur cet enfant qu'elle a porté avant Jean-Georges et Marie-Louise, mais elle refuse catégoriquement d'évoquer le passé. Elle ne veut pas, elle ne veut plus en parler. Elle veut garder enfouie au plus profond de son être cette insupportable douleur. Encore à cette époque, on ne dit pas les choses, on ne met pas de mots sur son malheur. À quoi bon réveiller le passé ? Toute vérité est-elle bonne à dire ou à savoir ? Le père de ma meilleure amie est mort pendant la dernière guerre. Sa mère, pour une mystérieuse raison, a toujours refusé de dire à mon amie, quand et dans quelles circonstances son époux perdit la vie. Tout ce que l'on nous cache, tout ce que l'on refuse de nous expliquer nous intrigue, alors on fouille, on cherche, on veut comprendre. Ainsi, ma camarade de Bouxwiller mène son enquête et parvient à découvrir la vérité dans un fonds des archives militaires de la Seconde Guerre mondiale. Ce qu'elle apprend la laisse sans voix. Le corps de son père, pour une raison inconnue, a achevé son parcours terrestre dans un bocal rempli de formol, réduit à l'état d'une dépouille anonyme destinée à parfaire l'instruction des étudiants en médecine ! Fallait-il ou ne fallait-il pas qu'elle sache ? Il est des douleurs indicibles qui vous poursuivent tout au long de

votre existence. Le père de mon mari est mort à la veille de la Libération. Il est abattu par les Allemands à la suite d'une dénonciation. Un collaborateur de l'occupant jugeant qu'il est ouvertement pro français livre son nom aux nazis. Mon beau-père que je n'ai jamais connu est passé par les armes alors que sa femme vient tout juste d'accoucher. Simone, ma belle-sœur, reçoit le sacrement du baptême au pied du cercueil de son père. Ce traumatisme, mon mari n'en parlera jamais. Lui aussi, tout comme le fit ma mère, refusa d'exposer sa douleur au grand jour. Toute sa vie, Freddy a précieusement conservé, dans un tiroir de notre chambre à coucher, la photo de son père tombé sous les balles des Allemands.

Le drame vécu à trois reprises par ma mère touche également ses sœurs. Berthe, l'aînée de la fratrie, met au monde un seul enfant viable. Il en va de même pour ma tante Frieda. Cette dernière, après avoir accouché de son premier enfant sans avoir rencontré de problème majeur, donne ensuite vie à un second bébé qui rapidement se révèle être arriéré mental. Les morts *in-utero* de tous ces enfants ne sont pas le fait d'une malédiction, d'une tare congénitale ou d'une anomalie génétique. Les enfants sont morts des suites d'une incompatibilité avec le rhésus de leur génitrice. Dans leur majorité, les humains sont porteurs du rhésus sanguin positif. Lorsque par un malheureux hasard, le sang du bébé est porteur du rhésus sanguin positif alors que celui de sa mère est rhésus négatif, le système immunitaire de la génitrice identifie le sang rhésus positif du fœtus comme un corps étranger. Face à ce qui constitue une agression contre la femme enceinte, le système immunitaire de la future mère produit des anticorps qui vont cibler les globules rouges du fœtus. On peut dire de manière schématique que sans le savoir et sans encore moins le vouloir, la future mère s'immunise contre son propre enfant, parfois jusqu'à lui donner la mort. À l'époque où ma tante Frieda se trouve enceinte pour la troisième fois, la médecine a fait des avancées considérables. On sait désormais comment combattre les effets de la maladie hémolytique en réalisant une exsanguino-transfusion, une opération délicate consistant à remplacer une grande partie du sang du bébé par un sang compatible avec celui de sa génitrice.